

Marc 8 : 27-35.

« Jésus-Christ » n'est pas un nom individuel composé d'un prénom et d'un nom de famille. Cette appellation associe un nom individuel, le nom de quelqu'un qui a vécu à Nazareth dans les années 1 à 30, avec le titre « Christ ». Le Messie, – *christos* en grec – « l'oint », a reçu de Dieu une onction, qui l'habilite à établir le règne de Dieu en Israël et dans le monde. « Jésus-Christ » signifie, originellement, essentiellement, et en tout temps, « Jésus qui est le Christ ».

Toutefois, on doit bien avouer que pour la majorité de nos contemporains ce titre ne révèle rien. L'époque a changé, les attentes sont différentes, la vision du monde n'est plus la même. Comment cette affirmation de Pierre : « tu es le Christ », – auquel l'Évangile de Matthieu rajoute : « le Fils du Dieu vivant » – peut-elle encore aujourd'hui interpeller nos concitoyens qui n'attendent, pour leur part, ni un Libérateur ni un Sauveur ?

Les Juifs modernes ne reconnaissent pas plus dans cette appellation le Messie, qu'ils attendent pourtant toujours, car pour eux le Christ des chrétiens appartient davantage au monde grec qu'au monde juif. Par ailleurs, il n'est pas certain que Jésus lui-même se serait reconnu dans les déclarations dogmatiques des conciles de Nicée et de Chalcédoine. A la question « qui dites-vous que je suis ? » si un prêtre du IV^e ou du V^e siècle avait répondu : « tu es la deuxième personne de la Trinité, l'union hypostatique de la divinité et de l'humanité ; tu incarnes dans ta personne deux natures », il n'est pas certain que Jésus l'aurait compris ou accepté.

En outre, à bien lire la Bible, on ne peut manquer d'être étonné de voir l'écart qui existe entre le récit évangélique et la doctrine chrétienne. Les Évangiles dépeignent une personne vivante avec des gestes et des paroles. Le dogme élabore une construction abstraite qui combine des images mythologiques et des catégories philosophiques aussi contestables les unes que les autres. Il y a donc une distance entre le Jésus des Évangiles et le Christ des théologiens.

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Aujourd'hui, on est plus proche du Jésus historique, de l'homme originaire de Nazareth, qui a parcouru la Judée et la Galilée, et qui est mort à Jérusalem. On ne doute pas vraiment de son existence. On sait qu'il était bon et juste. Certains ont dit qu'il était humaniste, philosophe, révolutionnaire. D'autres ont vu en lui un sage, un mystique, un enseignant, un thaumaturge, et que sais-je encore !

Selon la tradition primitive, le premier de ceux qui ont vu en Jésus le Christ s'appelle Simon Pierre. Cette confession de foi a eut lieu à Césarée de Philippe. Sur la réaction de Jésus à cette déclaration de Pierre, les récits diffèrent. Selon Matthieu (16 : 13-20), Jésus félicite Pierre pour sa réponse, avant de sévèrement le réprimander parce qu'il refuse d'accepter l'annonce de la crucifixion. D'après Marc (8 : 27-30), Jésus blâme immédiatement et durement Pierre. Dans Luc (9 : 18-21), il n'exprime aucune approbation ni ne lui adresse la moindre reproche pour ce qu'il vient de dire. Sur un point, cependant, les trois récits concordent : Jésus interdit qu'on l'appelle « messie » ou « christ ». Il ne veut pas qu'on lui attribue ce titre. Selon Marc, il « recommanda sévèrement de ne dire à personne ce qui le concernait », consigne étrange qui semble disqualifier le témoignage et la mission.

Pourquoi ?

On peut penser que Jésus ne voulait pas que ses disciples se complaisent dans des théories abstraites et fassent de la théologie, plutôt que d'écouter son appel à la conversion et de recevoir son invitation à une manière de vivre différente. Jésus n'a que faire des spéculations intellectuelles à son sujet et c'est pour cela qu'il ne cesse de déconcerter les théologiens les plus érudits et les plus profonds. Leur savoir et leur réflexion n'éliminent jamais ce qu'ont d'inattendu et de déroutant sa personne, ses paroles et ses gestes. Il ne se laisse pas couler dans leurs formules ni enfermer dans leurs explications. Voilà pourquoi les chefs religieux et les maîtres à penser de son époque ne comprenaient rien de lui et que nous tâtonnons toujours dans les méandres de nos formulations pour le comprendre.

On peut penser aussi que la mission de Jésus n'était pas encore accomplie, et que ce n'est qu'après la crucifixion que la réalité christologique s'est révélée en plein jour. « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu » s'écrie alors le centurion romain (Mc 15:39). On passe, avec cette déclaration, du concept de Messie national à celui d'un Christ universel.

D'ailleurs, si Jésus demande à ses disciples de garder le silence sur sa messianité, ce n'est pas qu'il récuse ce titre, mais qu'il est l'objet d'ambiguïtés (on sait que les Juifs de l'époque attendaient un roi qui les délivrerait de l'occupation romaine). Il lui préfère le terme de « Fils de l'homme ». Dans les trois premiers Evangiles, l'expression Fils de l'homme est le seul titre que Jésus s'attribue à lui-même. Cette expression apparaît à quelques reprises dans le livre de Daniel, sans qu'elle ne soit jamais bien définie par son auteur. Ce qui est certain c'est que, pour Jésus, le Fils de l'homme doit souffrir, être renié, calomnié, mis à mort ; mais qu'au troisième jour, il ressuscitera. Dans l'évangile de Marc, sur les 9 fois où Jésus parle du Fils de l'homme, 7 fois ce titre est associé à la souffrance. Le Fils de l'homme désigne donc un Messie souffrant.

Les disciples du Christ sont appelés, eux aussi, à souffrir selon le signe de la croix. Mais que signifie au juste « porter sa croix » ? Elle n'encourage pas le dolorisme, cette théorie qui exalte la valeur morale et spirituelle de la souffrance. Dieu n'éprouve pas le chrétien par la souffrance. Cette croyance est celle du masochiste qui répond à un Dieu sadique. Or Dieu est amour. Il n'a pas voulu la mort de son Fils. Il ne désire pas plus faire notre malheur.

Le fait de porter sa croix ne signifie pas qu'il faille accepter sans broncher n'importe quelle souffrance ou n'importe quelle injustice. La croix n'est pas un destin inéluctable, elle est la conséquence pour le disciple de la « suivance » de son maître. Or qu'est-ce que « suivre Jésus » ? C'est écouter sa parole et la mettre en pratique. Dans le quatrième évangile, il dit : « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13:34). « Porter sa croix » consiste donc à le suivre sur le chemin d'amour qu'il a montré. Si Jésus a été crucifié, c'est qu'il est allé jusqu'au bout de sa parole. Pour le disciple, le fait de porter sa croix ne signifie donc pas supporter stoïquement les épreuves de la vie, mais aller jusqu'au bout de son obéissance à l'Evangile.

Le fait de porter sa croix n'indique pas le renoncement à soi-même, mais à ses propres illusions. En effet, la croix première que le chrétien doit porter, c'est de n'avoir pour maître qu'un homme en croix, un Messie souffrant, et non un maître tout-puissant qui va tout arranger. Porter sa croix, c'est accepter que l'on ne peut pas tout comprendre. Du moins, cela implique que l'on doit s'efforcer de toujours mieux comprendre le Christ, parce qu'on n'en a jamais une compréhension totale, ni même suffisante. Jésus nous amène ainsi à sa suite, afin que l'on puisse découvrir peu à peu sa véritable identité.

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Il y a en Jésus une étrangeté persistante qui ne coïncide jamais totalement avec nos discours et nos concepts. Nous savons qu'il a existé et qu'il nous veut du bien, qu'il a souffert injustement et nous a promis à tous et à toutes le pardon des péchés et le salut. Or c'est un peu tout cela que nous exprimons, peut-être fort maladroitement, quand nous disons que « Jésus est le Seigneur », ou, plus simplement, que Jésus est le Christ. En affirmant cela, nous devenons ses disciples, c'est-à-dire que nous affirmons que nous sommes des chrétiens.

Car là où on soutient que Jésus est le Christ, on a bien le message chrétien.

Le christianisme ne naît pas avec la naissance de l'homme appelé « Jésus », mais au moment où l'un des disciples est conduit à lui dire : « Tu es le Christ ». Le christianisme vivra aussi longtemps qu'il y aura des gens pour répéter cette déclaration.

Jean-Christophe PERRIN.